

Les Pépites

Un film de Xavier de Lauzanne



Date de sortie: le 14 décembre 2016

France 2016, 1h28, couleur, DCP, langue: français, khmer

Distribution: cineworx gmbh · +41 61 261 63 70 · info@cineworx.ch · www.cineworx.ch

Presse: Eric Bouzigon · eric@bouzigon.ch · +41 79 320 63 82

Table des matières

| | |
|-------------------------------------|----|
| Liste technique | 2 |
| Devant la caméra | 2 |
| Synopsis | 3 |
| Entretien avec le réalisateur | 4 |
| Biographie de Xavier de Lauzanne | 9 |
| Christian et Marie-France | 11 |
| Historique Pour un sourire d'enfant | 13 |
| Les enfants | 14 |
| Chronologie historique du Cambodge | 16 |

Liste technique

| | |
|--|--|
| Réalisation | Xavier de Lauzanne |
| Image | Jerôme Krumanecker Mono Yim |
| Cadre | Xavier de Lauzanne |
| Prise de son | Noël Morrow Chamroeun Chea Sokha Hun |
| Assistant à la réalisation | Sophorn Pich |
| Montage | Florence Ricard |
| Montage son et mixage | Noël Morrow |
| Musique originale | Camille Rocailleux |
| Interprètes chanson « One of us » : | Hugh Coltman Juliette Paquereau du groupe <i>Diving with Andy</i> |
| Produit par | Francois Hugues de Vaumas Xavier de Lauzanne |
| Produit par | Yves Darondeau Christophe Likud Emmanuel Priou |
| Une coproduction | Aloest Films Bonne Pioche Cinéma |

En association avec **Bertrand des Pallières**

Avec la participation de Sourire Prod

Avec la participation du **Centre National de la Cinématographie** et de **l'Image Animée**

En association avec ITERILUM

Avec la participation de la **Fondation Bettencourt Schueller**

Devant la caméra

Christian et Marie-France des Pallières

ainsi que **Suon Sopheap, Caroline des Pallières, Keo Sokneou, Bertrand des Pallières, Chan Pisey, Isabelle Leibl, Ven Vanny, Eric des Pallières, Lach Bopha, Leakhena, Marie-Lyna, Sakada des Pallières, Pin Sarapich, Chân Samedy, Chân Sokunthea, les élèves de PSE et le personnel de PSE**

Synopsis

Aujourd'hui, ils ont 25 ans et finissent leurs études ou commencent à travailler. Tous, lorsqu'ils étaient enfants, devaient fouiller, pour survivre, dans la décharge « à ciel ouvert » de Phnom-Penh, au Cambodge.

C'est là que Christian et Marie-France des Pallières, un couple de voyageurs français, les rencontrent, il y a plus de vingt ans. Ils décident alors de se battre sans limite pour sortir ces enfants de cet enfer. A ce jour, ils ont permis à près de 10.000 enfants d'accéder à l'éducation pour se construire un avenir.

Ce film est l'histoire d'une aventure humaine extraordinaire...

Entretien avec le réalisateur

Quand avez-vous effectué votre premier voyage au Cambodge ? Quel en était le but ?

J'ai vécu à Hanoï, au Vietnam, entre 1996 et 2000 où je travaillais sur un projet de formation hôtelière pour des jeunes en difficulté. Mais j'aimais aussi le cinéma et je voulais en faire depuis longtemps. En 1999, je me suis acheté ma première caméra et j'ai suivi un ami cyclopousse à Hanoï, entre deux 14 juillet. Du 14 juillet 1999 jusqu'au 14 juillet 2000. C'est ainsi que j'ai commencé, comme autodidacte, à réaliser. Ensuite j'ai rencontré, à Phnom Penh, Christian et Marie-France des Palières qui avaient besoin d'un film pour leur communication. Ce couple faisait chaque année une tournée en camping-car afin de récolter des dons et des parrainages pour leur association. Je leur ai proposé de faire leur film. Au final, il a bien circulé et a permis de récolter beaucoup de dons et de parrainages... J'ai donc décidé de persévérer dans la voie du documentaire. Mais si je vis aujourd'hui au Cambodge c'est parce que mon épouse a été nommée à l'institut Pasteur à Phnom Penh.

Vous avez réalisé plusieurs documentaires consacrés aux enfants et aux adolescents, quelles en sont les motivations, les raisons ?

Je n'ai jamais, spontanément, pensé travailler sur l'enfance ou l'adolescence. J'avais oeuvré dans l'humanitaire au Vietnam et je connaissais assez bien le milieu associatif. Aussi, lorsque j'ai commencé à tourner des films, j'ai approché naturellement ces associations qui pour la plupart soutiennent l'enfance. Tout est parti de là, c'est un sujet qui est donc venu par le biais de rencontres. C'est peut-être aussi une forme de compensation au regard de mon propre parcours scolaire où je n'étais pas épanoui ? Je ne sais pas, c'est toujours très mystérieux.

La rencontre avec le couple des Palières a donc été décisive.

Ce sont eux qui m'ont mis le pied à l'étrier ; lorsque j'ai suivi pour la première fois Christian sur la décharge de Stoeung Meanchey, dans la banlieue de Phnom Penh. J'ai d'ailleurs utilisé ces premières images d'archives pour le film.

Lors de votre premier voyage au Cambodge, aviez-vous une idée de la situation dramatique que rencontraient les enfants de Phnom Penh ?

Je n'avais aucune information sur le sort de ces enfants. J'ai découvert leur situation en allant sur la décharge. Du Cambodge, je connaissais bien sûr l'histoire du génocide perpétré par les khmers rouges mais je ne me doutais pas qu'il pouvait y avoir des enfants vivant dans de telles conditions sur cette décharge à ciel ouvert. Je n'avais pas vu cette déliquescence de la famille au Vietnam, cette destruction des repères moraux qui sont, à coup sûr, liées au passé dramatique du Cambodge.

Qu'est-ce qui vous a attiré chez ce couple, Christian et Marie-France, au-delà de leur engagement auprès des enfants ?

Il y a une dimension émotionnelle dans ce projet qui m'a tout de suite bouleversé et qui, selon moi, tient à la nature du lien qu'ils ont su créer avec les enfants. S'ils sont appelés «Papy, Mamy» par ces jeunes, ce n'est pas pour rien. C'est que, comparé à d'autres structures institutionnelles, ils ont su créer un lien émotionnel, familial et affectif, puissant avec les enfants. C'est rare de rencontrer au sein d'une institution, l'existence d'un lien aussi fort !

Dans leur démarche, ce couple se substitue-t-il à la famille des enfants ou agit-il en complément de la famille ? Qu'en est-il des liens des enfants avec leur famille naturelle ?

Dans certains milieux, la misère affective est telle au Cambodge qu'un enfant confronté à un adulte qui fait attention à lui et le considère avec bienveillance devient rapidement résilient. Personne ne faisait attention aux enfants sur cette décharge. Ils n'étaient que des gagne-pains pour leurs parents qui vivaient dans une misère absolue ; donc leur priorité était de trouver un minimum à manger. Dès lors, ils avaient besoin d'un lien affectif que Christian et Marie-France leur ont apporté et que les enfants ont accepté, bien sûr, mais ils n'ont jamais tenu le rôle des parents. Par ailleurs il a fallu créer un internat parce qu'il y avait aussi des d'enfants qui étaient soit orphelins, soit abandonnés, soit menacés. Ces enfants avaient un lien encore plus fort avec Christian et Marie-France qui ont alors acquis une sorte de statut de grands-parents !

Quelle est votre première réaction en découvrant la décharge ?

Déjà, il faut savoir que la décharge à côté de laquelle se sont installés Christian et Marie-France a été fermée en 2009 car la ville s'est étendue tout autour. Une autre décharge a été ouverte 13km plus au sud et fonctionne encore aujourd'hui. Et la situation, même si elle peut être encore très dure, n'est heureusement plus aussi terrifiante que ça n'était. Dans mes souvenirs, la première image que j'ai de cette ancienne décharge, c'était la nuit, un environnement dantesque, une sorte d'enfer. Déjà, l'odeur putride et aigre vous prenait à la gorge tout de suite. Il y avait des feux un peu partout provoqués par les détrit. Les enfants dormaient sur des petites toiles à côté des flammes. Je voyais des familles entières qui fouillaient, une lampe vissée sur le front. En même temps j'étais attiré par toutes les petites légèretés parfois incongrues : des enfants qui trouvaient des cassettes audio, des pins, des petites broches, des chapeaux. Des petites choses qui ramenaient à la vie.

Autre image marquante : l'attroupement d'enfants et d'adultes qui s'agglutinaient derrière les camions dont les déchargements pouvaient les ensevelir. Ces êtres humains se ruaient pour trouver le moindre déchet qui pouvait être revendu pour le recyclage. Cet univers mécanique et glaçant malgré la chaleur extrême était un danger permanent. Quand j'y suis allé pour la première fois, beaucoup d'enfants

avaient déjà des bottes fournies par Christian et Marie-France. Mais d'autres n'avaient encore que des tongs et pouvaient se blesser facilement.

Pourtant, je n'ai certainement pas eu le même ressenti que Christian et Marie-France quand ils ont découvert cette décharge. Là, je les accompagnais, je savais qu'une réponse à ce problème était en marche. J'avais déjà une caméra à la main et j'ai tourné des images que je n'aurais jamais pu faire seul. Les gens disaient « Papy est là » et je pouvais les filmer sans qu'ils se sentent humiliés.

Votre film est construit sur la juxtaposition de deux lieux, l'école et la décharge. N'avez-vous pas redouté que ce film devienne moralisateur, l'opposition entre le bien et le mal, le beau et le laid ?

J'ai d'emblée été conscient qu'il y avait là un grand écueil qui me guettait. La raison première pour laquelle je me suis lancé dans ce projet tient à l'attitude de ce couple. On n'en a pas forcément conscience mais ces deux-là n'ont jamais agi pour une question de morale ! Ils n'ont jamais dit : « on va faire du bien pour les enfants ! » ou encore : « on est à Paris, qu'est-ce que l'on peut faire, on veut faire le bien autour de nous ! Ah ben tiens on va aller au Cambodge ! ». Non. Ils sont arrivés par hasard au Cambodge et ont découvert par hasard la décharge ; amenés sur ce lieu par les enfants des rues.

Ce fut pour eux un choc émotionnel et visuel tellement fort qu'ils ont commencé tout de suite en distribuant des repas sur place. Et puis, ils se sont rendus compte que ce n'était pas très facile, à cause des odeurs, de la présence des mouches. Alors ils ont construit une paillote à la lisière de la décharge afin que les enfants puissent venir manger là... Voilà !

Mais il n'y avait pas de plan à long terme, rien de tel. Ils n'ont pas imaginé ce qui allait se passer par la suite avec la création d'une institution importante, « Pour un sourire d'enfant » (PSE).

Ce que j'ai voulu faire c'est un film qui raconte une histoire avec une force émotionnelle. L'histoire d'un couple qui a un projet, s'engage pour sauver des enfants et celle des enfants pris en charge par ce couple. Ce n'est pas un reportage. On raconte tout simplement une histoire et chaque spectateur en tire sa propre réflexion. C'est pour cela que j'ai assez vite pensé à un film cinéma.

En commençant le tournage aviez vous envisagé un film sur la solidarité, la détresse humaine, la violence, les conséquences à long terme de la période khmère rouge, sur la mémoire ou tout simplement sur l'histoire extraordinaire d'un couple ?

Je voulais montrer le possible processus de résilience pour ces enfants au contact de gens qui les aident et qui croient en eux. Force est de reconnaître qu'ils ont une espèce de force, de joie, une capacité à vivre impressionnante ! Mais par le biais de cette histoire, je montre aussi les conséquences à long terme du génocide khmer rouge. On s'arrête trop à la période khmère rouge elle-même. On doit, me semble-t-il, parler de ce génocide à travers les descendants de ceux qui l'ont vécu. La terreur se répercute encore sur les enfants d'aujourd'hui. Il faudra très certainement

plusieurs générations avant que ces souffrances ne s'apaisent, disparaissent. Pour moi, Christian et Marie-France apportent une réponse à cette tragédie. Ils ne sont pas les seuls au Cambodge, bien sûr, simplement ils incarnent et synthétisent énormément de choses, énormément d'aspects sur lesquels travaillent les autres associations. Si les spectateurs comprennent la portée de cet héritage, j'en serai très heureux.

Dans le film vous naviguez en permanence entre les images d'archives et celles que vous avez tournées. Quelle est l'origine de ces archives ?

Je savais que je pouvais me reposer sur des images tournées par Christian depuis son arrivée au Cambodge. Il a toujours eu un intérêt et une passion pour l'image et s'en est tout de suite servi pour chercher des financements. Je pouvais donc raconter toute l'histoire de façon très concrète grâce à ces archives. Leur puissance allait participer de l'émotion que je cherchais à transmettre. Il fallait faire ressentir un choc émotionnel et j'avais ce précieux matériau.

Est-ce à partir des archives complétées par des entretiens que vous avez construit ce film ?

C'est plutôt l'inverse ! L'idée était d'entrer de plein pied dans le quotidien actuel de l'école et de montrer que derrière ce projet énorme existe une histoire forte. Une histoire commencée par une paillote construite sur une décharge, bien sûr, mais je voulais aller plus loin encore ; parce que, pour moi, cette histoire commence bien avant. Devant le château familial en Normandie que Christian, alors enfant, a vu brûler toute une nuit pendant la guerre. Devenu homme puis père de famille, Christian s'est peut être inconsciemment voulu détaché des biens matériels, sans doute s'est-il convaincu que sa vie ne serait pas soumise au diktat de l'appropriation. Et, en Marie-France, il a pu trouver sa complice idéale. Je voulais montrer qu'un tel projet est né directement du fait d'une histoire intime ; du passé personnel d'un homme et d'une femme.

A quel moment ce film est-il vraiment né ?

Cela faisait très longtemps que je me disais que cette histoire était vraiment extraordinaire. J'ai d'abord réalisé en 2005, un documentaire pour France 5 autour du couple et de la décharge.

Depuis, cette histoire restait présente dans ma tête et je souhaitais la développer en me basant sur une plus longue durée et sur un langage plus sensoriel. Je savais que la construction du film allait passer par une alternance répétée entre le présent et le passé. Il fallait montrer à quel point une cohérence existe dans la vie de ces gens dès l'enfance. On peut retrouver cela dans la vie d'artistes, de grands entrepreneurs, d'hommes politiques mais aussi chez des personnes qui travaillent dans l'humanitaire. On en parle peu mais ce sont des gens qui bâtissent des grandes oeuvres et pas des « bonnes oeuvres » comme pouvait dire ma grand-mère. On nous renvoie toujours à la morale, aux bons sentiments qu'implique le travail associatif. Ce sont des souffrances extrêmement violentes et il faut avoir une force personnelle, une force intime qui va au-delà des convictions, au-delà de la question morale pour pouvoir construire de tels projets. Ce film est donc l'histoire d'une oeuvre, comment elle s'est construite et j'avais de nombreux angles possibles. Le plus grand défi au montage était de donner l'illusion de la simplicité dans une narration complexe avec une matière aussi dense. Je ne voulais pas non plus minimiser la réalité de la souffrance que vivent ces enfants. Il est rare, dans un film, de pouvoir en parler à ce point ouvertement. Certains passages sont durs à regarder mais j'ai essayé de donner une réponse positive à tous ces personnages, sauf un qui est décédé. Ce qui compte dans le film, ce n'est pas la souffrance mais l'espoir qui se trouve en face. L'espoir a toujours été ma ligne de mire tout le long du tournage et du montage.

Vous avez eu recours à des techniciens cambodgiens. Pourquoi ?

Pour Christian, cela a toujours été important de communiquer par l'image, de témoigner, car l'image a valeur de mémoire. Certains seraient peut-être tentés plus tard de remettre en cause l'innommable violence que ces enfants ont dû subir. Une trace est toujours importante. C'est conscient de cela que Christian a décidé, il y a six ans, de monter une formation cinématographique. C'est aujourd'hui le premier centre de formation aux métiers du cinéma au Cambodge, pays qui avait une tradition cinématographique, hélas interrompue par les Khmers rouges. Tous mes films ont été très difficiles à financer, celui-là n'allait pas déroger à cette règle, mais là, je savais que je pouvais compter sur l'appui en matériel et en compétences de l'école. J'ai donc tout de suite collaboré avec les élèves et les enseignants, surtout qu'il s'agissait, en plus, de raconter leur propre histoire. Et réaliser ensemble ce film, c'était aussi une manière d'être directement connecté aux activités de jeunes Cambodgiens.

Propos recueillis par James Burnet

Biographie de Xavier de Lauzanne

Né en région parisienne, Xavier de Lauzanne a suivi des études d'hôtellerie avant de mettre en place des formations hôtelières pour jeunes issus de milieux défavorisés en Martinique, au Vietnam puis au Cambodge.

Passionné par l'image, il achète sa première caméra numérique en 1999 pour tourner au Vietnam, pendant un an, un essai documentaire, HANOI ENTRE DEUX 14 JUILLET sur le parcours d'un cycloporteur lors du changement de siècle. C'est en rencontrant les fondateurs de l'association Pour Un Sourire D'Enfant (PSE) au Cambodge, pour lesquels il tourne un film de communication, qu'il se forme concrètement à la réalisation. En 2000, il réalise au Vietnam son premier film documentaire RETOUR SUR LA RC4 sur d'anciens combattants français et vietnamiens de la guerre d'Indochine. Afin d'obtenir les moyens de monter ce film, il crée avec François-Hugues de Vaumas, la société de production Aloest Productions.

Profondément touché par les personnages qu'il croise lors de ses voyages, il se lance dans la réalisation de films documentaires engagés, indépendants, essentiellement focalisés sur l'humain.

FILMOGRAPHIE

cinéma

2009 **D'UNE SEULE VOIX**

Festival International de Palm Beach Meilleur Documentaire / Festival International de Houston Platinum Award / Festival du Film d'Education d'Evreux Grand Prix / FIGRA (Festival International du Grand Reportage d'Actualité) Le Touquet Prix « Autrement Vu Des Cinémas Nord-Pas-de-Calais » Festival international du scoop et du journalisme d'Angers - Prix Art et Culture

2013 **ENFANTS VALISES**

2016 **LES PÉPITES**

Television

2000 **HANOI ENTRE DEUX 14 JUILLET**

2001 **RETOUR SUR LA RC4**

2003 **POUR UN SOURIRE D'ENFANT**

Festival International du Film sur les Droits de l'Homme de Paris - Sélection Officielle

2004 **VIVRE COMME UN ENFANT**

2005 **LE SEIGNEUR DE DARJEELING**

Festival Français du Film d'Agriculture Grand Prix et Prix de l'Agriculture du Monde
Kathmandu International Mountain Film Festival - Sélection Officielle
Festival Cinéfeuille - Sélection Officielle
2006 LE GONCOURT DES LYCEENS

Christian et Marie-France

Leur histoire

« Je me suis senti libre très tôt... c'était en 1944, j'avais 10 ans, le château de mes ancêtres, dans lequel nous vivions avec ma famille, après avoir été occupé par les Allemands, a brûlé au moment du débarquement. Lors de notre fuite, je me suis retourné pour assister au spectacle. Ce jour-là, j'ai compris que ce que nous possédions ne valait pas grand-chose... » 40 ans plus tard, dans les années 80, Christian entraîne sa femme, Marie-France, et ses 4 enfants, dans un voyage autour du monde. A bord d'un camping-car étroit qu'ils nomment NAIN-BUS, la famille s'engage sur le périphérique, porte de Vincennes, pour rallier les portes de l'Inde un an et demi plus tard. Il en sortira un livre intitulé Quatre enfants et un rêve ainsi que plusieurs bobines de films 16mm.

En 1995, cadre de l'entreprise IBM en préretraite, Christian est recruté pour diriger le bureau local d'une ONG française à Phnom Penh. Pendant deux ans, il va développer l'aide pédagogique auprès des écoles du Cambodge. Choqué par le nombre d'enfants des rues dans la capitale, il décide d'aller à leur rencontre. C'est alors qu'il découvre la décharge. La vision insoutenable de ces enfants au travail va le pousser à l'action.

Le couple

Celui qui entraîne l'autre dans ses rêves, c'est Christian. Mais sans Marie-France, jamais ces rêves n'auraient été mis à exécution. Marie-France, issue comme Christian d'une famille plutôt conservatrice, mère au foyer, n'a pourtant jamais été une femme d'intérieur. Prête à changer de vie du jour au lendemain, elle s'est toujours appropriée les idées de Christian rapidement. Leur étonnante complémentarité ainsi que leur audace les a d'abord conduits vers de grands voyages. Et quand il a fallu faire le choix de tout quitter pour s'investir totalement auprès des enfants de la décharge, Marie-France a immédiatement pris les choses en main. D'une apparence plutôt rangée, Christian et Marie-France ont néanmoins un fort penchant pour la contestation de l'ordre établi. Issus d'un milieu où la pierre se transmet de génération en génération, ils l'ont troquée contre des pailloles en bambou aux abords d'une décharge. Issus d'un univers où la morale chrétienne détermine souvent les choix, ils se sont engagés par pure réaction émotionnelle. D'ailleurs, les notions de sacrifice, d'abandon, ou de dévouement leur sont plutôt étrangères. Comme le dit Christian, non sans une once de provocation : « Vous êtes capable de faire un choix radical quand vous sentez qu'il va vous rapporter beaucoup. Ce n'est pas du mérite, ce n'est pas une vocation, c'est de la recherche du plaisir, c'est de l'égoïsme. » Ils sont comme monsieur et madame tout-le-monde : ils se complètent, ils se houspillent, ils s'admirent, et vivent dans la réalité terre-à-terre du quotidien. L'ampleur et la complexité du combat qu'ils mènent se déjouent par le naturel et la complicité de leur relation à deux. Ils sont aujourd'hui citoyens cambodgiens.

Historique Pour un sourire d'enfant

« Ce fut un véritable choc ! Cela donnait envie de crier... ou de pleurer ! ».

Un jour d'avril 1995, Christian et Marie-France des Pallières, un couple de retraités français, découvrent la décharge de Phnom Penh : « Sur un immense terrain d'ordures fumantes, dans une odeur pestilentielle et au milieu de myriades de mouches, des centaines d'enfants de six à quinze ans fouillent dans les ordures. En loques, couverts de plaies infectées, un grand sac crasseux sur le dos et pieds nus dans les ordures dans lesquelles ils s'enfoncent jusqu'aux genoux, ils cherchent des bouts de plastique, de carton, de métal à récupérer. Ils cherchent aussi de quoi se nourrir car aucun d'entre eux n'a mangé depuis la veille. »

Bouleversé par cette expérience, le couple décide d'aider ces enfants à sortir de cet enfer en espérant leur redonner un sourire. « Pour un Sourire d'Enfant » (PSE) est né. Leurs petits princes et leurs petites princesses, comme ils les nomment, vont connaître un autre destin.

Dès 1996, Christian et Marie-France revendent tous leurs biens en France et installent une « paillote » au pied de la décharge pour offrir aux enfants un repas, de quoi se laver et les premiers soins. Mais devant l'afflux des familles, il faut rapidement aller plus loin, plus vite. Il y a deux urgences : la faim et l'éducation.

En 1997, sur un terrain situé à 1km de la décharge, ils construisent les premiers bâtiments de ce qui deviendra une école primaire et secondaire destinée aux chiffonniers.

Aujourd'hui, 20 ans après, 7000 élèves suivent une scolarité grâce à PSE et environ 3500 anciens sont déjà entrés dans la vie active. Dans les locaux de l'établissement sont accueillis les élèves dans des classes de mise à niveau ou en formation professionnelle, soit environ 3000 jeunes. Les autres enfants sont scolarisés dans les écoles locales, leurs frais de scolarité et le suivi social étant pris en charge par PSE.

Christian et Marie-France reçoivent en 2000 le Prix des Droits de l'Homme de la République Française. Ils viennent également de recevoir la plus prestigieuse reconnaissance du Cambodge des mains du Roi. De nombreuses personnalités locales et internationales viennent régulièrement visiter le centre.

Les enfants

Leakhena

L'histoire de Leakhéna est exceptionnelle. Dès l'âge de neuf ans, sa mère l'exploite ; Christian et Marie-France la rencontrent près d'un pont sous lequel elle habite avec sa mère. Ils sont tout de suite séduits par son intelligence et lui proposent de l'accueillir dans leur école. Nous sommes en 1996. Animée d'une volonté absolue de communiquer avec eux, elle apprend toute seule le français en quelques mois. Cet apprentissage reste aujourd'hui un mystère. Elle-même a du mal à l'expliquer.

Elle s'investit alors vigoureusement dans les activités de l'école et s'intéresse très vite aux soins médicaux que Christian apporte aux enfants de la décharge. A 12 ans, elle l'accompagne dans tous ses déplacements pour lui servir d'interprète. En danger à cause de sa mère, toujours prête à la vendre, elle se place sous la protection de Christian. Elle lui demande de l'adopter. Il lui a même donné son nom. Elle s'appelle aujourd'hui « Leakhéna des Pallières ».

A 24 ans, elle dirige le service le plus stratégique de l'école : « l'équipe sociale », en charge d'identifier les enfants à scolariser, d'offrir une compensation en riz aux parents, et de régler les conflits familiaux.

Avec son équipe d'une trentaine de personnes, elle place toute son énergie dans l'aide aux familles pour scolariser leurs enfants et elle effectue une « veille » permanente autour de la décharge et en ville. Les parents ne sont pas toujours bienveillants, elle doit se battre, convaincre, offrir des compensations, afin qu'ils acceptent de laisser leurs enfants aller à l'école. L'énergie qu'elle déploie est redoutable, et lorsque les familles se risquent à lui dire : « mais que sais-tu de notre misère ?! Tu ne peux pas comprendre ! », elle leur rétorque : « Tout ce que tu vis, je l'ai vécu moi-même. Je peux te décrire exactement ce que tu ressens. » C'est ainsi qu'elle marque son autorité et qu'elle obtient leur confiance. Une autorité bienveillante et compassionnelle avec laquelle elle obtient des résultats extraordinaires. Des images d'archives montrent Leakhéna lorsqu'elle avait 12 ans, qui suit Christian sur la décharge. 13 ans plus tard, elle est devenue l'un des piliers de l'école. Leakhéna est « résiliente ». Le contraste est saisissant entre l'image qu'elle renvoie d'elle aujourd'hui, en famille avec son fils et sa fille adoptifs, et les images tournées par Christian en 1998, lorsqu'elle parle de sa mère qui l'exploite et qui la bat.

Samedi et Sokunthea

Samedi et Sokuntia sont frère et soeur. Sokuntia est l'une des premières petites filles que Christian a rencontrées sur la décharge, munie de son crochet et de son grand sac en toile. Il était fasciné par sa débrouillardise et par son dynamisme dans sa recherche du moindre objet récupérable. Il découvre alors qu'il s'agit pour elle de vie ou de mort. Son père, ancien militaire, exige de ses enfants qu'ils ramènent

chaque jour à la maison l'argent nécessaire. Dans le cas contraire, des volées de coups s'abattent sur eux. Dans cet univers familial violent, Christian rencontre Samedi, le frère de Sokuntia, « qui était d'une infinie tristesse. » Samedi, comme sa soeur, passe ses journées sur la décharge. Il raconte comment il trouvait parfois dans les ordures des déchets d'hôpitaux, des bras et des jambes coupées ou des bébés enfermés dans des sacs. Travaillant jour et nuit, ils ont peu l'occasion de vivre leur complicité de frère et soeur, même si la solidarité fraternelle reste inébranlable.

Toute la fratrie est accueillie à l'école, leur vie change. Des images d'archives montrent Sokuntia fouillant sur la décharge à l'âge de 10 ans. Aujourd'hui, après des études en faculté, Sokuntia et Samedi sont tous deux investis dans l'institution. Ils ressentent une infinie reconnaissance envers Christian et Marie-France. Enfants, ils n'auraient jamais pu imaginer leur vie d'aujourd'hui. C'est pour cela qu'ils se sont engagés, pour quelques années, dans l'équipe sociale de PSE. Redonner ce qu'ils ont reçu leur semble être une évidence avant d'emprunter d'autres chemins...

Sokneou

Sokneou est étudiante dans la formation cuisine de l'école. Christian et Marie-France connaissent sa famille depuis qu'elle est née. Ses parents vivaient dans une pauvreté extrême, buvaient et se battaient. Sokneou, mal nourrie, a échappé de justesse à la mort grâce à une volontaire de PSE qui l'a réalimentée assidûment avec des toutes petites quantités de bananes et de lait de coco. Avant d'être en âge d'aller à l'école, elle travaillait toute la journée sur la décharge avec son grand frère et sa petite soeur. Habitée à vivre de manière indépendante et à lutter pour sa survie, il lui a fallu du temps pour s'habituer à la rigueur de l'école. Aujourd'hui, la fratrie est en apprentissage chez PSE. Sa soeur suit la formation service de restaurant et son frère, la formation cinéma. Quant à la mère, elle a un « emploi protégé » en tant que couturière chez PSE, comme beaucoup d'autres parents en difficulté.

Sokneou est une fille joyeuse, pleine de vie et des rêves plein la tête. Le principal est de devenir Chef de cuisine.

Chronologie historique du Cambodge

| | |
|--|---|
| 1863 | <i>Cambodge sous protectorat français</i> |
| 1941 | <i>Norodom Sihanouk nommé roi du Cambodge par l'amiral Decoux</i> |
| 1953 | <i>Indépendance du Cambodge</i> |
| Mars 1970 fera | <i>Coup d'état contre Norodom Sihanouk. Début de la guerre qui</i> <i>600.000 morts</i> |
| 17 avril 1975 des | <i>Prise du pouvoir par les Khmers rouges de Pol Pot. Déportation</i> <i>populations urbaines.</i> <i>Noro dom Sihanouk est enfermé dans son palais</i> <i>L'armée vietnamienne s'empare de Phnom Penh. Chute du</i> <i>régime khmer</i> |
| 7 janvier 1979 | <i>Plus de 2 millions de morts</i> |
| Juillet 1989 de | <i>Début de la conférence de Paris sur la paix au Cambodge. Retrait</i> <i>l'armée vietnamienne</i> |
| Octobre 1991 Cambodge | <i>Signature des accords. Retour de Norodom Sihanouk au</i> |
| Février 2009 | <i>Début du premier procès d'un responsable khmer rouge</i> |
| 2004 | <i>Abdication de Norodom Sihanouk. Son fils Sihamoni lui succède</i> |
| Octobre 2012 | <i>Décès de Norodom Sihanouk</i> |